

## LE HARCELEMENT DANS LE CINÉMA FRANÇAIS

# Machisme, sexisme : silence, on tourne

L'affaire Weinstein a libéré la parole dans la société et aussi, bien que timidement, dans le milieu du cinéma

## ENQUÊTE

**C**omme des bulles de savon, les histoires d'agressions sexuelles dans le cinéma français éclatent sans faire de bruit. Du moins pour l'instant. Et les mille et une anecdotes sexistes qui circulent finissent dans les tuyaux des réseaux sociaux ou dans les carnets des journalistes. A la gravité des faits s'ajoute un sentiment d'impuissance : les témoignages sont très nombreux et, la plupart du temps, anonymes... Comment les traiter ? Les récits sont parfois livrés au sein de groupes de discussion non mixtes, entre femmes appartenant à un même secteur du cinéma. Ou sur des sites spécialisés. Ainsi, bien avant que n'apparaisse dans la presse américaine l'affaire Weinstein, début octobre, la CGT Culture avait mis en place, dès juillet, le site L'Envers du décor. « Nous avions des remontées d'informations et nous voulions que la parole se libère », explique Angeline Barth, secrétaire générale adjointe de la fédération spectacle, cinéma et audiovisuel. Une actrice raconte qu'un cinéaste lui a fait des avances. Car il a besoin de coucher avec celles qu'il filme, lui dit-il... Certaines femmes ont bien voulu témoigner et raconter leur histoire au Monde, à condition que leur nom ne soit pas dévoilé, ni celui de leur agresseur. Les pré-noms des témoins ont aussi été modifiés.

Marie, comédienne âgée de 53 ans, métisse, compte sur les doigts d'une main les rôles intéressants qu'elle a obtenus en vingt-cinq ans de carrière. Les problèmes ont commencé avec un professeur d'art dramatique à Paris, à qui elle inspirait du désir et qui lui a mené la vie dure. Ils ont continué avec un cinéaste bien connu du public français, de trente ans son aîné, qui la collait un peu trop, l'embrassait sur la bouche. Elle a pris ses distances et l'a perdu de vue. « On perd ainsi des contacts, des réseaux. Accessoirement, quand on est métisse, et qu'on te parle de ton petit cul de Black, c'est sexiste et raciste. » Quelques heures avant notre rendez-vous, elle prévient qu'elle préfère discuter par téléphone. Comme si elle voulait rester cachée.

### « LE DÉSIR D'AVOIR UN RÔLE »

Les actrices veulent protéger leur carrière.

« Nos agents nous déconseillent de parler. "Vous allez vous griller", nous disent-ils... Alors personne ne dit rien, tout le monde veut travailler », explique Louise, comédienne trentenaire rencontrée dans un café parisien. Mais elle veut raconter. Elle se souvient d'un acteur très populaire venu parler de sa carrière dans l'école où elle étudiait, à Paris. « Quand il a abordé la question des rôles, il a dit : "Il y a des femmes qui couchent, c'est un moyen comme un autre. C'est aussi à cela qu'on mesure le désir d'avoir un rôle." » C'était il y a une quinzaine d'années et, sur le moment, personne n'avait réagi, se souvient Louise. A l'âge de 21 ans, après un stage effectué sur un tournage, un réalisateur très connu lui a proposé de faire des essais. « Je peux t'aider comme comédienne », lui a-t-il dit. Il l'a invitée à déjeuner chez lui et, de fil en aiguille, l'a fait monter dans sa chambre, essayant de l'attirer sur le lit. Louise a résisté, a réussi à s'enfuir, mais de rôle, il ne fut plus question. « Depuis, ma relation avec les réalisateurs a été bouillie. Dès qu'on me disait que j'étais belle, j'étais mal. »

Louise a bifurqué dans la comédie délicate et libertaire, dans l'esprit Chiens de Navarre, et se consacre désormais à l'écriture. Elle ne dira rien de plus pour l'instant, mais des collectes de témoignages sont en cours. Si le nom de ce même réalisateur venait à être cité par d'autres femmes, alors pourraient-elles trouver ensemble l'énergie de s'exprimer publiquement, ajoute-t-elle.

Dans le même esprit, le syndicat Actrices et acteurs de France associés (AFA), présidé par le comédien Olivier Sitruk, a mis en place une « cellule de veille » afin de recueillir, « de façon anonyme, bien sûr », les « signalements » de harcèlement, lit-on dans un texte publié après les révélations de l'affaire Weinstein, le

23 octobre. « Nous n'avons aucune vocation à être des vengeurs masqués, ou autres justiciers, mais nous travaillerons à recouper ces signalements, à les traiter avec sérieux. (...) L'omerta doit cesser, les non-dits doivent être criés sur tous les toits. (...) Nous ne devons plus jamais dire "Nous savions", sans agir. »

Car ces abus de pouvoir créent un nouveau « plafond de verre » dans le milieu du cinéma, où les femmes peinent déjà à trouver leur place. Les jeunes actrices savent que leur carrière sera plus courte que celle des

hommes – sauf exception. Après 40 ans, du fait du vieillissement, elles se voient proposer moins de rôles. Comme si elles inspiraient moins de désir, du moins aux yeux des cinéastes, qui sont en grande partie des hommes hétérosexuels. Il faut séduire. Une partie du malentendu est là.

La dernière enquête du Centre national du cinéma et de l'image animée (CNC), publiée en février, montre que de fortes inégalités de genre persistent, même si la situation progresse. Il n'empêche : en 2015, 21 % des films agréés étaient réalisés par des femmes, contre 17,2 % en 2006. Et les réalisatrices ont des budgets moins élevés : le devis moyen des films réalisés par des femmes est de 3,5 millions d'euros, contre 4,7 millions d'euros pour ceux réalisés par des hommes.

Sans compter ces métiers très sexués et ultra-féminisés, comme les scriptes (96 % de femmes), les costumières-habilleuses (88 %) ainsi que les coiffeuses-maquilleuses (74 %). « Dans cet univers, il faut se battre pour les négociations salariales, les femmes étant réputées plus souples et moins tenaces que les hommes », témoigne Bénédicte Kermadec,

scripte historique du cinéma français, qui a travaillé sur *Le Sauvage* (1975), de Jean-Paul Rappeneau, *Trois hommes à abattre* (1980), de Jacques Deray, *L'Exercice de l'Etat* (2011), de Pierre Schoeller, etc. Elle se souvient d'une discussion tendue, en 2001, à propos de sa rémunération, qu'elle jugeait trop faible, alors qu'elle était embauchée sur une production télévisée bien dotée. « Au bout d'un moment, le directeur de production m'a dit : "Mais enfin, Bénédicte, que fait votre mari ?" » Bénédicte a tourné les talons : « La phrase sous-entendait que j'exerçais un travail d'appoint, que je n'étais pas indépendante financièrement. Et que je pouvais donc être sous-payée », décrypte-t-elle aujourd'hui.

Dans les bastions masculins, comme les métiers du son (89,9 % d'hommes) et des machinistes, il faut faire reconnaître ses compétences. Que n'a pas entendu Véronique, 53 ans, assistante chef opératrice, qui a commencé à travailler au milieu des années 1980 – aujourd'hui, une génération de jeunes chefs

opératrices arrive sur les plateaux. « Il faut le savoir, la caméra est un objet phallique », grince-t-elle. Son physique et sa beauté clochaient : « Tu devrais être devant la caméra, et non derrière », lui disait-on. Pour son premier film, à l'automne 1985, le machiniste lui courrait après, le chef électro était « graveleux ». « Une nuit, j'ai cédé au machiniste, j'en garde un mauvais souvenir. J'étais paumée, j'avais 21 ans, je voulais me faire accepter dans l'équipe. » Sur un autre long-métrage, en 1988, le perchman était « insupportable ». Un autre lui disait : « Alors, tu avales ou tu étales ? » Elle résume : « C'était ça, en permanence... »

**« TROP COMME CI, PAS ASSEZ COMME ÇA »**  
Et les années ont passé. De seconde assistante, elle est passée première assistante.

Mais impossible de devenir chef opératrice. Le chef op' avec lequel elle travaillait régulièrement la draguait. « Il me gardait à sa disposition comme assistante tout en me défendant auprès d'autres productions, négociant mon salaire, bref, très paternaliste », se souvient-elle. L'un des rares hommes qui l'a réellement considérée et « protégée », en toute amitié, est Dominique Chapuis (mort en 2001), qui fut, entre autres, l'assistant opérateur de François Truffaut sur *La Nuit américaine* (1973).

En écoutant ces récits, une réalisatrice, qui a commencé sa carrière comme actrice il y a une trentaine d'années, analyse la situation : « C'est toute l'histoire du cinéma, qui elle-même se fait l'écho de la société. » Elle aussi a essuyé les plâtres, dit-elle : « Quand je suis

entrée au Conservatoire, je suis tombée de haut tellement les rôles étaient stéréotypés. La sous-brette devait être ronde, la jeune première diaphane... Je n'entrais pas dans les cases, et les professeurs me disaient : "Tu es trop comme ci, pas assez comme ça. Tu trouveras des rôles plus tard, quand tu seras plus âgée." »

La distribution des rôles est un peu moins caricaturale aujourd'hui, mais les remarques déplacées fusent toujours sur les plateaux. Cet été, pendant le tournage d'un film d'auteur, le réalisateur n'a pu s'empêcher de dire, en voyant une technicienne qui portait un débardeur assez court : « Tu sais, on aime bien quand tu lèves les bras... » Consternation de l'intéressée, jeune diplômée de la Femis, qui croyait vivre au XXI<sup>e</sup> siècle. ■

CLARISSE FABRE

## Les noirs desseins du milieu de l'animation

**UNE TÊTE VIENT DE TOMBER**, du moins provisoirement, dans le cinéma d'animation. Le 21 novembre, John Lasseter, le célèbre réalisateur de *Toy Story* (1995) et de *Cars* (2006), cofondateur du studio Pixar et directeur de la division animation de Disney, a annoncé qu'il prenait un congé de six mois, reconnaissant dans un communiqué des « *étreintes non consenties* » envers des employées de l'entreprise, avant de présenter ses excuses. Dans le milieu, personne n'était vraiment étonné. Une jeune technicienne en animation 2D, Léonor, raconte au *Monde* que Lasseter était devenu un mot-clé désignant un geste de prévention avec le bras : « Les femmes avaient appris à effectuer ce geste pour éviter que la main de Lasseter ne s'abatte sur leurs cuisses », explique-t-elle. Un peu comme une prise de judo, en quelque sorte.

La fleur au crayon, et son diplôme d'une prestigieuse école parisienne en poche, Léonor a commencé dans le cinéma d'animation en 2015, en France et à l'étranger. Pour l'heure, elle déchantait un peu. Elle n'imaginait pas qu'elle passerait une par-

tie de son temps à débusquer les studios à éviter, car intenables pour une femme. Elle n'a plus qu'un objectif : mener à terme le projet de long-métrage sur lequel elle travaille actuellement comme « technicienne 2D », et ne pas se mettre à dos l'un des seniors qui chapeaute l'équipe et prend de haut les jeunes femmes, contestant trop souvent, et sans motifs, leurs compétences.

### Se battre contre les stéréotypes

Et à lire les témoignages sur le site T'as pas d'humour, on mesure le degré de machisme qui sévit dans l'un des fleurons de l'industrie cinématographique. Il y a des hommes qui se demandent si une telle est passée « sous la table » pour mériter d'aussi bons résultats, d'autres qui commentent le physique des filles – « de corps, ça va encore, mais le visage... »

L'arme est assez connue : mépriser, voire humilier, leurs collègues féminines, c'est une façon pour certains hommes de regagner du terrain, alors qu'une génération de jeunes femmes brillantes investit le secteur. Car historiquement, l'animation a

longtemps été un bastion d'hommes. Léonor nous transmet une archive devenue « culte » chez Disney, une lettre datée du 7 juin 1938, dans laquelle la direction répondait à une candidate qui postulait pour dessiner. La célèbre firme explique que ce type de postes est réservé aux jeunes hommes, les femmes étant cantonnées aux travaux de remplissage à l'encre ou à la peinture – les « gouacheuses ».

Une autre bataille est ouverte : avec des collègues, femmes mais aussi hommes, Léonor se bat pour contrer les stéréotypes dans les contenus des films. Cela va de la jolie fille glamour, mais muette, qui se contente d'être la petite amie du héros, à des ingrédients plus graves dans les scénarios : ainsi, des professionnels avaient dénoncé, il y a quelques années, l'épisode 37 de la première saison de *Trolls de Troy*, intitulé *Première branlée*, dans lequel le sexe était représenté par un gourdin fixé sur la tête. Un personnage féminin recevait « un coup » non consenti et son entourage lui expliquait que ce n'était pas si grave... ■

CL. F.